

Présentation biographique et intellectuelle de l'auteur

« Je n'ai jamais rien écrit, et il n'y a et il n'y aura jamais d'ouvrage de Platon ; ceux qu'on m'attribue sont de Socrate, quand il était jeune, et déjà remarquable par sa sagesse. Adieu et crois-moi : quand tu auras lu et relu cette lettre, jette-la au feu. » (Platon, Lettre II)

« Il y avait cet Apollodore, puis Critobule et son père Criton, et avec eux Hermogène, Épigène, Eschine et Antisthène. Il y avait encore Ctèsippe de Paeanie, Ménexène et quelques autres du pays. Platon, je crois, était malade. » (Platon, Le Phédon)

Platon voulait être, si l'on en croit cette lettre, un nom de cendres. Assurément, en tous cas – le *Phédon* en témoigne – Platon est le nom d'un absent. Si écrire exige le retrait de l'auteur et n'est possible qu'à cette condition, si, écrivant, l'auteur se retire nécessairement de son œuvre, il n'est pas anodin que Platon prit le parti de se retirer dans son œuvre. Cet étrange artifice, qui donne lieu à une percée du nom de l'auteur et qui pourrait laisser croire à une irrépressible poussée d'orgueil, révèle au contraire la volonté franche de l'auteur de se présenter tel quel, c'est-à-dire comme un absent, ou plutôt comme quelqu'un qui, dans la vie, s'absente sans cesse, à l'image, donc, d'un « malade » au plus près de la mort et, pour cette raison même, au plus près de la vie. Au plus près de la mort, au plus près de la vie, telle est l'étrange condition, telle est l'étrange situation du philosophe

qui, pour penser la vie, aura toujours compris qu'il lui faut d'abord et toujours penser la mort. Et c'est bien la mort, cette « bouche d'ombre » dont nous parle Hugo dans son poème, qui nous éclaire. On ne peut parvenir à Platon qu'à travers Socrate et l'on ne peut parvenir à la vie de Platon qu'à travers la mort de Socrate. Si bien que la biographie de Platon passe par la thanatographie de Socrate.

Le fil de l'écriture platonicienne doit passer, pour tramer son œuvre et la Philosophie, par le chas de l'aiguille socratique. La vie de Socrate, sa naissance même, nous parle de sa mort. Socrate est né en 470/469 avant J.-C., dans la 77^e Olympiade, le sixième jour des Thargélies – fêtes données en l'honneur des divinités jumeaux Artémis et Apollon – jour où, précisément, l'on exilait de la cité quelque bouc émissaire, quelque *pharmakos*, pour expier les crimes des citoyens. Sans doute faut-il voir dans cette date de naissance un clin d'œil de celles qui président aux destinées des hommes, les Parques, qui nous montrent, par-là, que le destin d'un homme est scellé à l'ombilic même de son existence. Le destin de Socrate – celui que, par la bouche de la Pythie, l'Oracle de Delphes présenta comme « le plus sage de tous les hommes » – sera d'éveiller les hommes en leur faisant voir et sentir, par un art du questionnement aussi subtil que profond, combien ils ignorent et combien ils se complaisent à ignorer lors même qu'il s'agit là du plus grand des maux. Mais, être un éveilleur de conscience, un empêqueur de penser en rond, ou un lanceur d'alertes, aujourd'hui comme hier, ne peut se faire sans y engager toute son existence.

On voit donc Socrate échanger avec tout un chacun : personnage politique de haut rang, homme du commun, artisan, commerçant, poète ou sophiste. Quelle que soit sa condition nul ne peut se targuer d'échapper au questionnement socratique, car ce que juge, non pas Socrate mais le discours dont Socrate est le nom, est l'humaine condition en tant qu'elle se mesure à l'aune de la sagesse ou du savoir. Les interrogations auxquelles il soumet tout un chacun – et qui sont aussi bien les siennes que celles des autres puisqu'il trouve en toute discussion l'occasion de préciser un savoir à propos de quelque sujet essentiel et universel (beauté, vérité, justice, vertu, politique, désir... etc.) – n'auront pu manquer d'irriter ceux qui, de par leurs statuts, ne peuvent se permettre de paraître ignorants à l'endroit, parfois, de cela même à propos de quoi ils se vantent d'avoir une science des

plus certaines. Mais quels que soient les dangers encourus, quels que soient la grogne populaire ou le mécontentement des autorités, Socrate, qui, à la guerre et face à la mort fit preuve d'une bravoure remarquable et remarquée, ne peut déroger à cette activité d'autant plus impérieuse qu'elle présente tous les atours d'une mission divine. Car, avant, bien avant que son ami d'enfance Chérophon n'interrogeât la Pythie au sujet de Socrate et qu'elle répondit qu'il était bien l'homme le plus sage, Socrate, depuis l'enfance, ainsi qu'il le déclare dans son « Apologie », était sensible et sujet à un signe divin. Il entendait, en effet, très ordinairement, la voix de son *daïmon* qui, sans jamais l'inviter à agir, le détournait seulement de quelque action qu'il s'apprêtait à faire ou de quelque parole qu'il s'apprêtait à proférer. Aussi, Socrate, soucieux d'obéir aux instances divines, tâcha d'interpréter l'étrange parole de l'Oracle qui présentait comme « le plus sage » celui qui, pourtant, ne se connaissait nulle sagesse. Socrate comprit alors que sa sagesse était de savoir son ignorance et qu'il se devait de révéler aux autres l'ignorance de leurs propres ignorances. Agacés par les incessantes questions de cet opiniâtre et atypique personnage, trois citoyens – représentants chacun une communauté de la cité athénienne, à savoir, Méléto pour les poètes, Anytos pour les politiques et Lycon pour les orateurs – portèrent plainte contre Socrate accusant ce dernier d'introduire des nouveaux dieux dans la cité, de corrompre la jeunesse et enfin d'impiété. Le procès fit grand bruit, Socrate se défendit avec les armes de la justice et de la vérité et il fut condamné à mort.

La manière, exemplaire entre toutes, dont mourut Socrate, la calme et sereine détermination avec laquelle il but la ciguë – le poison mortel – comme s'il s'agissait d'une boisson d'excellence ou de quelque remède, la discussion qu'il eut, jusqu'au dernier souffle, avec ses amis et disciples au sujet de la mort et au sujet de la vie afin de les reconforter, tout cela fit une impression impérissable tant dans la mémoire de ceux qui assistèrent que dans la nôtre puisqu'elle nous est relatée par Platon lui-même qui sut si bien retranscrire l'ineffable émotion de cet événement fondamental que cette scène reste et restera, pour nous, auréolée de mystère et, comme un matin d'été retenu dans une brume lumineuse, enveloppée dans l'aube blanche et numineuse de la légende. « C'est par un tel matin, je le parie, que Platon quitta la politique », il nous plaît de croire cette parole d'Alain.

La vérité historique, si quelque chose de tel existe, nous ne la connaissons jamais. Mais tout porte à croire, et nous aimons y ajouter foi, que Platon, au lendemain de la mort de son maître, le plus sage et le meilleur des hommes, par un clair matin, quitta définitivement la politique pour laquelle il était pourtant né et entra en Philosophie pour laquelle il était destiné.

C'est bien de destinée qu'il s'agit, si l'on en croit – tel un mythe vraisemblable – le fameux doxographe Diogène Laërte qui narre, sous couleur d'anecdote, la rencontre de Socrate et de Platon : « On raconte – rapporte Diogène Laërte – que Socrate fit un rêve. Il avait sur les genoux le petit d'un cygne. En un instant il se couvrit de plumes et s'envola en émettant des sons agréables. Le lendemain, Platon lui fut présenté, il déclara que Platon était l'oiseau. ». Le cygne est l'animal symbolique d'Apollon, le dieu de Delphes, et l'on sait que Platon naquit en 428/427 avant J.-C. dans la 88^e Olympiade, le septième jour des Thargélies célébrant la naissance d'Apollon. Si l'on rappelle que le sixième jour des Thargélies, qui vu naître Socrate, célèbre la naissance d'Artémis et que cette divinité est sœur jumelle d'Apollon, on comprend alors le lien fraternel et divin qui devait unir Socrate et Platon, le maître et le disciple tous deux liés par un rêve, dans la vie et leurs destins scellés célestement par le grand récit du mythe. Platon est issu de la haute noblesse athénienne. De par son père, Ariston, il descendrait du dernier roi légendaire d'Athènes, Codros, et de par sa mère, Périclioniè, il serait descendant de Dropidès dont les origines remonteraient, en dernière instance, à Poséidon lui-même. Platon, pense-t-on, est un surnom dû soit à son large front, soit à ses épaules larges, soit à son esprit vaste et puissant à pénétrer toute chose. Aristocrate, il est né pour commander et tout le prédispose aux plus hautes fonctions publiques. Conformément à son statut social, il reçut une éducation d'excellence, tant sur le plan physique (il participa aux jeux Olympiques et aux jeux Isthmiques pour lesquels il remporta deux prix) que sur le plan intellectuel (son maître, Théodore de Cyrène, pythagoricien, l'initia aux mathématiques) et il s'adonna assez tôt et avec ferveur à la poésie et au théâtre. Cependant, sa rencontre décisive avec Socrate fut un tel bouleversement que Platon décida de brûler ses poèmes et ses œuvres tragiques et de suivre l'enseignement du maître. Platon suivit l'enseignement de

Socrate durant huit ou neuf ans jusqu'à la mort de ce dernier. Mais il ne fut gagné à la Philosophie – celle-ci parvenant alors résolument à elle-même – qu'à la mort inique de Socrate. C'est alors, peut-on dire – et suivant le rêve de Socrate – que le cygne prit son envol vers l'astre d'or de la Philosophie.

Ainsi, la mort de Socrate est le véritable acte de naissance de Platon et de la Philosophie. De la Philosophie telle que nous la connaissons, c'est-à-dire, telle que, depuis lui et à partir de lui, elle s'est écrite. Comme le remarque très justement Heidegger dans « Qu'appelle-t-on penser ? », avec Platon la Philosophie est entrée dans la littérature. En réponse à la plainte judiciaire (*graphè*) qui fit condamner Socrate à mort, s'est élevée, dans le ciel de l'Histoire, la longue et puissante et sourde plainte de ce chant du cygne qui est toute la Philosophie et qui s'écrit pour mieux porter le cri que porte la parole lorsqu'elle se fait pensée. Platon est un grand écrivain. Il est l'auteur de vingt-huit ouvrages et tous – fait remarquable dans l'Antiquité – nous sont parvenus. Le premier ouvrage de Platon fut, semble-t-il, l'*Apologie de Socrate*, livre dans lequel Platon relate le procès dont son maître fit les frais et auquel il assista sans pouvoir véritablement lui venir en aide. Néanmoins, nous n'avons aucune assurance quant à l'ordre dans lequel Platon écrivit ses ouvrages. Plusieurs classements possibles sont avancés mais cela reste problématique pour les commentateurs. On peut cependant présenter son œuvre à l'aune d'une tripartition ordonnée au parcours intellectuel et existentiel de Platon. Les premiers écrits de Platon – écrits de jeunesse – portent la marque d'une œuvre en formation qui pose des questions auxquelles elle ne peut encore répondre et c'est pourquoi ils sont justement qualifiés d'aporétiques. À cette catégorie appartiennent les ouvrages suivants : *L'Apologie de Socrate*, le premier *Alcibiade*, *Hippias mineur*, le *Lachès*, le *Charmide*, *Eutyphron*, le *Lysis*, le *Ménon*, *L'Ion*, *Protagoras*. Il s'agit dans ces ouvrages – qui traitent, respectivement, de l'homme, du faux, du courage, de la sagesse morale, de la piété, de l'amitié, de la vertu, de la poésie, des sophistes – de présenter la pensée de Socrate et la singulière manière qu'il a, par de savants détours qui semblent n'être que de pures digressions, d'interroger fondamentalement son interlocuteur, afin, littéralement, de révolutionner son âme de telle sorte qu'il prenne conscience de son ignorance à l'égard de ce dont il est

question. Par là même, il nous est donné de comprendre, à l'instar de l'interlocuteur de Socrate, que nous ne sommes pas au fait eu égard à tous ces thèmes, toutes ces valeurs qui pourtant structurent notre existence au quotidien. Reconnaissance oblige, on ne déploie sa pensée qu'en emboîtant d'abord le pas d'un autre, qu'en empruntant la voie qu'une autre voix a tracé comme un sillon de sens dans le champ du réel. C'est pourquoi ces premiers ouvrages sont l'occasion pour Platon, d'une part, de mettre en forme sa pensée et, d'autre part, de commencer à s'acquitter un peu de la dette infinie qu'il a contracté envers Socrate et qui, sous le nom de Philosophie, est ce passif qu'il nous incombe d'honorer.

Après la mort de Socrate, survenue en 399 avant notre ère, Platon se serait réfugié, ainsi que quelques proches du cercle socratique, chez Euclide de Mégare. Il se rendit ensuite en Égypte, puis en Cyrénaïque où il rencontra Aristippe, sectateur de l'hédonisme, et Théodore, mathématicien fameux dont le personnage est campé dans le *Théétète*. Ainsi que nous l'apprend Platon lui-même dans cette lettre VII qui, par bien des traits, peut être considérée comme autobiographique, il se rendit, en 388, à la demande de son ami et disciple Dion, en Sicile, à la cour de Denys, tyran de Syracuse, dans le but de favoriser, par son enseignement et son influence auprès du tyran, l'avènement d'une cité juste. Ce fut un échec et, à la faveur d'un malencontreux mais prévisible retournement de situation, il subit le courroux du tyran qui le chassa de son île et l'on raconte que Platon, embarqué de force sur un navire, fut vendu comme esclave à Égine. Par chance, un admirateur de Platon, et fort riche au demeurant, Anniceris de Cyrène, reconnut le philosophe, l'acheta et lui rendit sa liberté en lui donnant, de surcroît, la somme de cette transaction. Qu'il nous soit permis, ici, de souligner, en guise de parenthèse, que s'il est juste de dire et de penser que Platon quitta, à la mort de Socrate, la politique, il ne se détourna pas – cet épisode en témoigne mais en témoignent bien plus encore ses écrits – du politique, pas plus que Pascal, bien que dévoré par l'ardent désir de vouer son intelligence à la foi qui seule compte, ne se détourna absolument de la science après sa nuit de feu.

De retour à Athènes, en 387, fort de toutes ces expériences et riche du capital de sa libération, Platon acquit un domaine consacré au héros Académus et fonda cette école qui, à bien des égards, est la matrice de

nos universités contemporaines : l'Académie. C'est, vraisemblablement, de cette époque, que l'on peut appeler « période de maturité », que datent les ouvrages suivants : *L'Euthydème*, *le Ménexène*, *le Cratyle*, *le Gorgias*, *le Criton*, *le Phédon*, *le Banquet*, *le Phèdre* et *la République*. Ces ouvrages traitent, respectivement, de l'éristique, de l'oraison, du langage, de la rhétorique, du devoir, de l'âme, de l'amour, du beau, et de la justice. L'on compte, à juste titre, la *République* comme le chef-d'œuvre platonicien. L'ouvrage en impose tant par l'ampleur de son questionnement que par la puissance et la beauté du style. C'est au septième livre de la *République* que l'on trouve ce joyau d'écriture et de pensée, la fameuse allégorie de la caverne, dont les facettes apparemment infinies – puisqu'elles surgissent au détour de chaque nouvelle interprétation – n'en finissent pas de produire sur nos esprits hallucinés un miroitement adamantin qui, lorsqu'il est bien perçu, donne lieu à ce que, purement, nous appelons « réflexion ». Il est question dans cette allégorie – dans ce récit qui, sous couleur de nous présenter quelque situation, nous parle toujours déjà d'autre chose – de prisonniers dans une demeure souterraine et ombreuse ; il est question d'un feu artificiel pour toute lumière et d'ombres qui passent sur un mur mais qui sont toute la réalité pour qui, depuis l'enfance, ne côtoie qu'un univers de pénombre ; il est question d'un qu'on détache et que l'on force d'abord, empruntant un sinueux et ardu chemin, à sortir de la demeure obombrée puis, ensuite, une fois qu'il a pris la mesure du réel et que ses yeux ont enfin vu les choses, le ciel et le soleil source de vie, que l'on force à retourner dans sa primitive situation afin qu'il témoigne de son expérience et qu'il avertisse les hommes et la cité des hommes de la vérité dont il a pu, non sans mal, bénéficier. Il est question, enfin, de la mise à mort de cet halluciné, de cet amoureux fou de vérité et de justice, dont le visage transformé – oserions-nous dire transfiguré – par la caresse du Bien, suffit à le rendre comme méconnaissable, défiguré, laid et étranger à tous les autres qui ne jurent que par des ombres qu'ils ne connaissent pas et ne veulent pas connaître. Il faut donc mettre à mort celui dont la parole encore tout éblouie semble si obscure, si désorientée et si dérangement parce qu'elle-même, bousculée par la vérité et le Bien, tend à faire trembler, à l'image de ce corps qu'elle habite et qu'elle fait tituber, ce monde d'ombres que les hommes s'échinent à vouloir fixe. On aura reconnu là, en cet empêcheur de penser en rond, Socrate. On aura reconnu, dans

l'ascension du prisonnier hors de la caverne et vers la lumière, l'image de l'éducation dans sa plus haute acception, c'est-à-dire l'image de la philosophie et la conversion de l'âme qu'elle implique. On aura reconnu, enfin, dans le nécessaire retour du prisonnier dans la caverne, fusse au péril de sa vie, le souci du philosophe à l'égard de ce que d'aucuns appellent, sans en mesurer le sens, la « réalité » et surtout la première qui nous concerne, à savoir ce vivre ensemble que nous appelons, là encore sans en mesurer le sens, « la politique ». C'est ce souci du réel, précisément, qui orienta Platon dans ses dernières recherches et qui aiguillonna les modifications qu'il apporta à sa pensée et les critiques qui lui permirent de préciser ce qui restait encore en suspens et de pointer vers les problèmes qu'une pensée authentique se doit de révéler même et surtout si elle se sait incapable de les résoudre.

Nous voici parvenu à ce qu'il est convenu d'appeler, après la phase de maturité, les écrits de vieillesse parmi lesquels il faut compter : le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Timée*, le *Critias*, le *Philèbe*, l'ensemble des lettres (qui nous sont parvenues sous le nom de Platon mais dont la seule lettre VII est unanimement reconnue comme authentique) et enfin, dernier ouvrage inachevé, les *Lois*. Ces derniers ouvrages traitent, respectivement, de la science, de l'être, de la royauté, des Idées, de l'origine du monde, de l'Atlantide, du plaisir, de la vie de Platon, de la législation. Que le dernier livre, inachevé, de Platon soit consacré encore à la politique, montre que la Philosophie, loin de se complaire dans le royaume des abstractions, a bien partie liée avec ce monde-ci, tout caverneux qu'il soit et résonnant, c'est forcé, de mille paroles contradictoires qui tissent sourdement mais sûrement la toile du bavardage. Et telle est la tâche du philosophe que de « penser la vie » – comme l'indiquera Hegel à l'autre bout de l'Histoire et dans un passage justement précédé par le rappel de la figure tutélaire de Platon – et de la penser telle qu'elle est. C'est pourquoi Platon, en sa dernière œuvre, remettra, comme on le dit, sur le métier, sur le métier à tisser qu'est l'écriture, sa pensée pour qu'elle réponde, non aux exigences d'un monde qui ne connaît pas ses propres lois, mais à celles du Bien à quoi tendent pourtant, sans le savoir et donc sans le vouloir, le cosmos tout entier et le monde des hommes.